

N'y croire

Clotilde Henry de Frahan

Ce texte propose d'étudier le rapport à la parole des sujets qui disent qu'ils n'y croient plus. Il est né de la surprise d'entendre plusieurs patients dire avec insistance qu'ils ne croient plus à l'ouverture d'un possible dans leur vie. J'ai rencontré ces patients au cours de leur hospitalisation dans le service psychiatrique où je travaille. Ces sujets dont on dit ou qui se disent dépressifs ne sont plus en mesure de dire un oui, de faire le pari d'un oui, de soutenir cette énonciation. Nulle évidence à parler, à adresser une parole pour ces sujets : ils sont déçus précisément de la parole, de la promesse qu'elle revêt. Jean-Marie Forget parle de la dépression comme d'une réserve du sujet contre le fait de s'engager comme signifiant, en acte¹.

« Qu'est-ce que ça exige du sujet de soutenir l'acte d'une énonciation ? Sur quoi le sujet prend-il appui pour assumer une énonciation qui fasse acte ? ». Voilà quelles étaient mes questions de départ. Une question corollaire, quand j'ai commencé ce travail, était : « A partir de quoi fait-on un deuil ? », « Qu'est-ce qui rend possible le travail du deuil ? ». Il me semble que les patients déprimés, qui disent qu'ils n'y croient plus, nous enseignent quelque chose à propos de cela.

1. J-M. Forget, *Deuil et castration à l'adolescence*, livre compagnon du séminaire de J. Lacan, *Le désir et son interprétation*.

Une patiente me dit :

- « Cette souffrance, je la connais. Parfois même je l’attends et je la cherche, puisque je sais que de toute façon elle va revenir. L’inconnu, malgré tout, ça fait peur, même si c’est positif. »
- « Au nom de quoi alors cherchez-vous autre chose ? »
- « Mais parce que c’est pas une vie de souffrir ainsi. Et puis si je cesse d’espérer, espérer trouver quelque chose/autre chose, alors la vie n’a plus de sens, alors je me suicide ».

La patiente me dit en quelque sorte : « Je ne m’avance pas dans ce choix pour la vie, je ne me prononce pas, mais cesser d’espérer conduit au suicide, c’est-à-dire cesser de croire que je pourrais dire oui conduit au suicide. Mais je ne crois pas à ce oui ».

La même patiente :

- « La dépression c’est une destinée ».
- « Mais où situez-vous votre choix ? »
- « Je fais des choix, et puis ils sont rattrapés par la destinée. Par exemple, j’ai décidé de faire une psychanalyse, mais pourquoi est-ce que ce serait différent des autres fois où j’ai essayé de faire quelque chose, même si c’est une méthode différente? Quand ça va mieux je me dis que c’est la bonne, et puis de nouveau, j’ai une mauvaise période. Je n’y crois plus [qu’il puisse ne plus y avoir de mauvaise période, comme le lui promet son psychiatre^{2*}]. Je suis sceptique [quant à la possibilité que la psychanalyse apporte quelque chose de neuf, d’inédit]. »

« Je n’y crois plus » et « Je suis sceptique » ne sont pas deux énoncés synonymes. Le second vient contredire dans une certaine mesure le premier. En disant « Je suis sceptique », elle réserve son jugement, elle ne se prononce pas quant à l’engagement dans une parole et une énonciation, elle attend de voir. Elle dit d’ailleurs d’elle qu’elle est comme Saint Thomas : « Je dois voir pour croire ». Ne pas se prononcer quant à la psychanalyse, « Je suis sceptique », est se laisser une chance, sans toutefois la saisir. Tandis que dire « Je n’y crois plus qu’il puisse ne plus y avoir de mauvaise période » conduit à la conclusion selon laquelle « La dépression c’est la destinée » ou « Le négatif écrase tout le positif ». Dans cet énoncé, elle reconnaît donc la réalité d’un réel incontournable – les mauvaises périodes – mais cette reconnaissance s’accompagne d’une déception et d’une désillusion quant à son énonciation – je n’y crois plus.

2.* C’est moi qui rajoute.

Chantal Brand-Gaborit, dans un article intitulé « Comment la croyance éclaire-t-elle la division du sujet ? »³, soutient des propositions qui vont me permettre de poursuivre. Elle dit que « la croyance s'adresse à l'Autre en tant que lieu ⁴ ». Y croire, indique un lieu. C'est l'adresse à un lieu qui est en jeu plutôt que de croire *en* quelque chose ou croire *que*. « Pour un sujet, poursuit Brand-Gaborit, la mise en place de la croyance est contemporaine de son avènement en tant que sujet. En effet, le sujet n'advient comme tel qu'au moment où, par un acte symbolique, il émet une hypothèse quant au manque de l'Autre, de la mère. Il y a deux termes nécessaires à toute croyance. La reconnaissance d'un manque dans l'Autre qui permet l'existence du sujet mais le divise *et* l'illusion d'un Autre non manquant qui réclamerait au sujet l'objet de son désir pour en jouir. Reconnaissant le Réel de sa propre division, le sujet se fait croire qu'elle lui est demandée par quelqu'un dans l'Autre. Cette croyance vient le protéger non pas de la réalité de sa division mais de son versant réel dans lequel il pourrait disparaître⁵ ».

Et si cette croyance en vient à chuter ? Y a-t-il encore quelqu'un dans l'Autre qui demande que je parle ou alors, le lieu de l'Autre est-il déserté, désertique ? Comment parler quand personne n'attend une parole ? Nulle évidence à parler, à adresser une parole pour ces sujets. Comme je le disais en introduction, ils semblent déçus de la parole, de la promesse qu'elle revêt. Ils ont oublié qu'ils n'étaient pas seuls à soutenir la parole. « Je n'y crois plus qu'il puisse ne plus y avoir de mauvaises périodes... » : la perte est reconnue mais l'illusion est défaite. Quand tombe la possibilité d'y croire, cela a comme conséquence de priver le sujet d'un appui imaginaire et symbolique (phallique) dans son abord du manque dans l'Autre *et* de l'exposer crûment au réel de la perte. Crûment, c'est-à-dire sans le prisme fantasmatique. Si elle cesse d'espérer, me dit cette femme, alors elle se suicide. C'est quand elle n'y croit plus que la dépression redevient destinée, écrasant toute perspective autre, toute énonciation en je. Écrasant aussi la différence qu'il y a entre le positif et le négatif de la vie.

Jean-Marie Forget dans un article à propos de la dépression à l'adolescence parle de la dépression comme « d'une défense contre les exigences du symbolique⁶ ». Il dit que la référence par le sujet à la perte structurale qui le fait sujet de son désir est un travail du deuil. « Dans le travail du deuil, le

3. CH. Brand-Gaborit, « Comment la croyance éclaire-t-elle la division du sujet ? », in *Le Discours psychanalytique, De la croyance*, n° 24, Paris, Ed. J. Clims - Association Freudienne, 2000.

4. Ibidem, p. 216.

5. Ibidem, p. 217.

6. J-M. Forget, *Deuil et castration à l'adolescence*, p. 86.

sujet substitue à une perte réelle le réel de sa perte symbolique et de sa castration⁷ ».

Le développement que je viens de tenir me mène à dire que traverser la dépression, substituer à une perte réelle le réel de la perte symbolique et de la castration, inscrire l'objet comme perdu, n'a pas lieu sans le concours de l'illusion et de l'imaginaire. Pour cette femme quand elle me parle, dire « Je suis sceptique » représente la tentative de réaménager un abord praticable à l'Autre et de construire une énonciation. J'y crois mais j'attends de voir ! J'y croirai quand je verrai... Affirmer ça n'est pas sans péril, puisque, comme je viens de l'indiquer en suivant les propos de Chantal Gaborit, la reconnaissance d'un manque est un des ingrédients qui permettent de croire.

Dans ma recherche pour articuler perte réelle et réel de la perte symbolique, j'ai retrouvé le livre d'Alain Didier-Weill, *Les trois temps de la loi*. Didier-Weill y définit le surmoi comme un fait de structure. Il ne lie pas l'origine du surmoi à l'instance du moi. Il articule le surmoi, les trois surmois, à partir d'une logique de l'énonciation : c'est un fait de structure du fait que le sujet parlant n'advient pas en une fois, ni une fois pour toutes⁸. « L'origine de ce jugement critique, dit-il, est liée à cette part du sujet qui, déchue du symbolique, reviendra dans le réel sous forme d'un regard entretenant certaines affinités avec l'hallucination⁹. Le premier surmoi, le surmoi archaïque commande « Tais-toi », « Pas un mot », « Ne deviens pas ». Quoi qu'il dise, ce qu'il dit fondamentalement c'est « Tu n'es que ça », c'est-à-dire « Rien d'autre que ça »¹⁰. Didier-Weill précise que ce qui réduit le sujet au silence et l'empêche de contester le jugement surmoïque est le fait que le sujet sache que ce jugement tire son efficacité non pas d'un rapport à la vérité mais d'un rapport au réel. Comme si le jugement surmoïque disait quelque chose d'exact et que le contredire ne consistait pas à le déclarer faux mais à poser l'acte d'un oui. Le oui par lequel le sujet assume d'être ça et pas que ça est l'acte par lequel il assumera sa division d'être parlant¹¹. Dès lors, le devenir de la parole tel que l'indique Didier-Weill passe par la possibilité *ou pas* de transgresser les deux premiers surmois injonctifs et répondre à la question du troisième. Le commandement symbolique qui traverse les trois surmois est « Là où c'était, devient parole »¹².

7. Ibidem, p. 85.

8. A. Didier-Weill, *Les trois temps de la loi*, Paris, Éd. du Seuil, 1995, p. 84.

9. Ibidem, p. 84.

10. Ibidem, p. 32.

11. Ibidem, p.41

12. Ibidem, p. 31

Une autre patiente dit : « Je voudrais mourir pour quitter ce que je n'aime pas de moi, je n'aime pas ce que je suis. Je suis nulle ». Le fait n'est pas qu'elle se dise ou qu'on lui dise, « Mais non, tu n'es pas nulle ». C'est risquer que peut-être elle se précipite dans un passage à l'acte, parce que n'aura pas été reconnu ce qu'elle tente d'inscrire et ce qu'elle échoue à inscrire en disant d'elle qu'elle est nulle. Par contre, comment lui indiquer qu'elle n'est pas *que* nulle. L'enjeu n'est pas qu'elle sache qu'elle n'est pas que nulle, mais bien qu'elle puisse dire, soutenir dans l'acte d'une énonciation qu'elle est ça pas que ça. C'est dans cet acte-là que se loge la croyance, le pari d'y croire. C'est dans cet acte-là où s'instaure la croyance que le réel de la perte symbolique se substitue à la perte réelle¹³. L'acte d'énonciation représente alors un temps de nouage des registres réel, symbolique et imaginaire.

Je suis étonnée comme ces certains patients sont attentifs voire surpris quand l'analyste reconnaît dans le trait de négativité qu'ils affirment (ou dans l'agir destructeur) une tentative de subjectivation. C'est une tentative de subjectivation là où le recours à leurs propres marques désirantes n'est pas opérant¹⁴. Surpris. Leur surprise témoigne d'un déplacement. Le sujet n'est plus *que* là où il croyait être, il se découvre exister aussi ailleurs. Peut-être le sujet consentira à parler représenté par d'autres signifiants que seulement celui-là.

« La même énonciation peut transmettre deux significations hétérogènes, entre lesquelles le sujet a à choisir » dit Alain Didier-Weill. Il y va du choix de l'analyste, qui engage son énonciation, d'entendre dans le « Je n'y crois plus » de ces sujets la tentative de se situer dans le procès de la subjectivation quand ils ne peuvent compter sur leurs propres marques signifiantes et désirantes. C'est du moins – et ce n'est pas peu – ce que m'enseignent ces sujets quand je les écoute.

13. J-M. Forget, *Deuil et castration à l'adolescence*, p. 86.

14. J-M. Forget, *La dépression à l'adolescence*, document de travail non publié.

